
SOCIALISME ou BARBARIE

Paraît tous les deux mois



Comité de Rédaction :

P. CHAULIEU — M. FOUCAULT

Ph. GUILLAUME — C. MONTAL — J. SEUREL (Fabri)

Gérant : G. ROUSSEAU



Ecrire à :

« SOCIALISME OU BARBARIE »

18, rue d'Enghien - PARIS (10^e)

Règlements par mandat :

G. ROUSSEAU - C.C.P. 722.603



ABONNEMENT UN AN (six numéros)..... 500 francs

LE NUMERO 100 francs

SOCIALISME OU BARBARIE

80

LA GUERRE ET NOTRE EPOQUE

I. — OUVRIERS ET REVOLUTIONNAIRES FACE A LA GUERRE.

La guerre n'est pas pour nous un sujet traditionnel servant de thème supplémentaire de propagande anti-impérialiste. Si nous sentons la nécessité absolue d'élaborer sur ce sujet une position aussi complète que possible, de l'exposer et de la propager aussi largement et aussi clairement qu'il est en notre pouvoir ce n'est pas non plus par souci de nous distinguer des courants ouvriers traditionnels qui rabâchent éternellement les mêmes slogans sur la guerre et la paix.

Toutes les couches de la population sur tous les points du globe sentent peser lourdement sur elles la menace de cette guerre terrible qu'elles savent et sentent inéluctable, parce qu'elles ont le sentiment que la guerre est rentré dans le mécanisme même de la société moderne, bien qu'elles ne sachent pas exactement pourquoi, ni quel est ce mécanisme. Ce serait déjà là une raison suffisante pour tenter de toutes ses forces de faire autre chose que d'effleurer ce problème, une raison suffisante pour s'attaquer sérieusement, sans littérature et sans humanitarisme, à tout ce qu'implique ce trait dominant de la société moderne : la violence organisée scientifiquement.

Mais cette nécessité a une base encore plus importante. La guerre qui vient nous est apparue comme étant la clé de voûte de toute conception de l'histoire contemporaine et de la politique révolutionnaire à notre époque. Ainsi que les lecteurs de la revue ont pu s'en rendre déjà compte, nous considérons cette guerre comme un moment décisif de l'évolution du système mondial d'exploitation, non seulement parce qu'elle ébranlera les bases matérielles et politiques des régimes d'exploitation en présence, mais encore parce que les masses y feront leur expérience du capitalisme et de la bureaucratie, sur une échelle et à un niveau sans comparaison avec tout ce qui a précédé. Certes, une expérience faite dans de telles conditions présente des aspects profondément négatifs, mais aussi elle se fera précisément au moment où les masses disposeront des armes et des techniques indispensables pour en tirer les conclusions décisives concernant la prise du pouvoir effective par le prolétariat. La guerre peut être le chemin de la barbarie, c'est indéniable, mais une politique révolutionnaire face à la guerre moderne peut aussi donner au prolétariat les armes de son pouvoir définitif. C'est une telle politique dont nous essayons de définir les bases.

Il existe deux manières d'être révolutionnaire. La première est celle de la grande masse des ouvriers qui tend à renverser la domination de classe et à reconstruire la société sur des bases socialistes. Si cette impulsion profonde est le plus souvent inconsciente et instinctive elle puise, dans les conditions quotidiennes d'une exploitation qui ne connaît pas de répit, des forces toujours renouvelées, malgré les échecs et les reculs. La classe ouvrière est révolutionnaire d'une manière qui ne se dément pas.

La seconde est celle qui consiste à lutter consciemment sur la base d'une théorie et d'un programme révolutionnaire. Les intellectuels révolutionnaires ne sont pas les seuls à adopter une telle attitude consciente et systématisée. Des fractions importantes de la classe ouvrière peuvent adopter un même point de vue et se joindre à eux : ce sont elles qui constituent ce que l'on appelle l'avant-garde. Ce n'est pas le lieu ici de justifier l'existence et le rôle de cette avant-garde révolutionnaire, ouvrière et intellectuelle. Qu'il nous suffise de remarquer que la révolte instinctive des masses contre l'exploitation et l'oppression déborde parfois largement les frontières de la classe prolétarienne, et tend, dans les périodes troubles de révolutions et de guerres, à embrasser l'ensemble de toutes les classes exploitées de la société. Un tel phénomène, bien qu'il soit favorable au prolétariat, com-

porte le danger de dévier la lutte instinctive du prolétariat de ses véritables objectifs. L'avant-garde, pour ne parler que de cette fonction, constitue le correctif indispensable à cette dilution de la volonté socialiste de la classe dans la masse indifférenciée et croissante des victimes de l'exploitation moderne.

C'est dire que ces deux aspects de l'attitude révolutionnaire sont indissolublement liés. D'abord dans les faits, parce que l'action de ceux qui se révoltent instinctivement contre l'exploitation et celle de ceux qui luttent contre celle-ci suivant un programme conscient sont dirigées vers le même but et s'épaulent mutuellement. Ensuite parce que d'un côté, mener une action révolutionnaire sans programme conscient, c'est se vouer à être submergé par les éléments non prolétariens de la société qui suivent la classe ouvrière dans sa révolte, et, de l'autre côté, si un tel programme ne part pas clairement et sans équivoque de l'idée indiscutée que la classe ouvrière tend objectivement à renverser la domination des exploités et à reconstruire la société sur des nouvelles bases, il ne pourra servir que des intérêts qui, en définitive, seront étrangers au prolétariat et se retourneront contre lui.

Une organisation révolutionnaire ne peut mériter ce nom que si elle se base sur ces deux idées fondamentales : la nécessité d'une théorie et d'un programme conscient, d'une part, le fait de la révolte instinctive des masses ouvrières contre l'exploitation, d'autre part. Reconnaître ces deux idées sur le papier est évidemment insuffisant; il faut en tenir compte constamment, aussi bien dans l'action pratique que dans l'élaboration théorique.

De fait, il est impossible de déterminer quelle est la signification de la guerre moderne pour la société et pour la révolution si l'on n'envisage pas à la fois quelle doit être l'attitude consciente du révolutionnaire et quelle est l'attitude objective, concrète, des masses ouvrières face à la guerre. En effet, il ne suffit pas simplement d'être « contre la guerre », ni même d'adopter une attitude défaitiste révolutionnaire dans les deux camps. Cela est facile et va de soi : il est évident qu'on est contre la guerre, il est évident que, dans la mesure où l'on prouve que les deux camps représentent des régimes d'exploitation et d'oppression des masses laborieuses, également réactionnaires, on ne peut être que pour le défaitisme révolutionnaire dans les deux camps, c'est-à-dire pour la transformation universelle de la guerre en révolution. Tout cela ne suffit pas parce qu'il s'agit précisément de voir qu'est-ce que signifie le défaitisme révolutionnaire dans la guerre moderne, quelles sont ses bases

objectives, ses possibilités, ses formes. Nous ne pouvons nous borner à lutter idéologiquement contre les deux blocs — ce qui est déjà très important — en démolissant les mystifications monstrueuses de leurs idéologies et de leurs prétendus buts de guerre, en montrant ce qu'est la « démocratie » occidentale et le « socialisme » stalinien. Nous devons armer pratiquement le prolétariat en lui montrant comment il devra s'orienter dans cette guerre, quelles possibilités elle lui offre et quelles formes d'organisation et d'action lui permettront d'exploiter ces possibilités pour son compte et sous son contrôle effectif.

Mais la réponse à ces questions on ne peut la trouver toute élaborée dans un programme politique basé sur les mots d'ordre traditionnels, aussi justifiés soient-ils. Il faut étudier aussi bien l'aspect matériel de la guerre moderne mécanisée et industrialisée que son aspect humain et social, c'est-à-dire la manière dont elle est vécue par le combattant et le prolétariat, la manière dont celui-ci réagit instinctivement face à elle. Ne pas tenir compte de ce point de vue, c'est abandonner toute politique révolutionnaire, au même titre qu'ignorer le programme politique du défaitisme, c'est s'engager dans une impasse historique. Mais si une telle distinction est indispensable il ne saurait être question de séparer dans des rubriques tranchées ce qui constitue les deux faces d'un même problème.

Rétablir une telle attitude est d'autant plus important qu'une nuée d'idéologues petits bourgeois tentent déjà de présenter, sous le couvert d'un pacifisme suspect, la guerre comme une catastrophe à laquelle il n'y aurait aucun remède et contribuent ainsi à plonger le prolétariat dans une prostration qui ne pourrait que donner aux classes dominantes la possibilité de mener à bien LEUR guerre. Le devoir du révolutionnaire est de montrer au prolétariat et à son avant-garde que cette guerre peut devenir SA GUERRE A LUI contre tous les exploités, quels que soient leur nom et le drapeau qu'ils brandissent. Le premier pas dans cette voie est justement d'analyser les réactions instinctives du prolétariat face à la guerre et de montrer les germes révolutionnaires qui s'y cachent.

En défendant cette attitude, nous ne faisons que continuer sur ce plan ce qui a été l'essentiel du marxisme. De même que Marx ne s'est pas limité à analyser l'exploitation dans la production capitaliste, ni à présenter le programme de son abolition, mais qu'il a attaché une importance égale à la manière dont les ouvriers sont modelés par l'exploitation capitaliste et réagissent à elle, de même il nous faut analyser, d'un point de

vue général, la guerre moderne et examiner l'attitude réelle des ouvriers et des combattants face à celle-ci.

II. — LE PROLETARIAT DANS LA PRODUCTION

I. PROLETARIAT ET CULTURE INDUSTRIELLE.

Les sociétés de classe sont basées sur l'exploitation du travail de la majorité de la société par une petite minorité. Cette exploitation n'a jamais été une exploitation simplement économique : elle a toujours eu un aspect universel, car elle a signifié pour la classe exploitée, non seulement la misère mais l'oppression, la privation de loisirs et de culture, l'abrutissement, en définitive la transformation des exploités en objets, en moyens pour la satisfaction des besoins et des buts des classes dominantes. C'est ce caractère généralisé, universel, de l'exploitation que Marx a appelé « aliénation du travail exploité ».

La constitution du prolétariat moderne a eu pour effet de libérer potentiellement pour la première fois dans l'histoire la force de travail aliéné sur laquelle s'est toujours basé la production sociale. Le prolétaire n'est pas un agent passif de la production comme l'étaient le serf ou l'esclave. Placé dans des conditions constamment changeantes de travail, travaillant dans un cadre collectif, utilisant des machines complexes et perfectionnées, l'ouvrier moderne se forme, s'éduque et acquiert une culture industrielle, non seulement dans sa spécialité, mais à travers l'évolution constante des techniques et des méthodes, sur un plan qui tend de plus en plus à se généraliser.

Cette constatation est aussi valable pour l'armée croissante et de plus en plus prolétarisée des « techniciens » industriels.

Il ne sert ici à rien de dire que le travail industriel moderne, divisé, spécialisé, abrutit l'ouvrier, lui fait perdre ces qualifications artisanales d'antan. En fait, le niveau technologique de la classe ouvrière, prise dans son ensemble, collectivement, en tant que potentiel culturel accumulé, est sans comparaison avec tout ce qui a existé jusqu'ici. L'interdépendance des tâches, dans la production, est telle que le dernier des manœuvres obéit à des règles, des précautions et des impératifs dans son travail quotidien qui ont tous un caractère technologique et scientifique. Le monde moderne est baigné dans une atmosphère de culture industrielle; c'est la masse prolétarienne qui en est le porteur essentiel.

2. LUTTE DE CLASSE ET PROGRÈS TECHNIQUE.

Le prolétariat, cependant, n'est pas seulement le dépositaire de cette culture industrielle; il en est encore l'agent, le promoteur aveugle, et c'est là l'essentiel.

Le progrès technique et la modernisation sont étroitement liés à la lutte de classe. Celle-ci pousse au progrès technique parce qu'elle pousse à l'augmentation de la productivité du travail. C'est la « résistance ouvrière » qui est une des bases de cette augmentation. L'extraction de la plus-value rencontre une résistance farouche et qui ne se dément jamais de la part du prolétariat. La lutte maintenant séculaire pour la diminution de la journée de travail trace un trait rouge dans l'histoire économique du monde moderne. La non-collaboration quotidienne de l'ouvrier, cet extraordinaire sabotage muet de la production de ses exploiters, qu'il faut avoir vécu pour le comprendre pleinement, pousse irrésistiblement à l'augmentation technique de la productivité du travail au moyen d'investissements en machines modernes et toujours plus rapides, scientifiquement mises en œuvre. Vu sous cet angle le progrès technique constitue une contre-parade des exploiters pour maintenir leurs profits.

Pourtant, si les ouvriers ne collaborent pas avec leurs exploiters, ils collaborent activement par contre avec leurs instruments de travail, leurs machines, leurs techniques propres. C'est avec avidité qu'ils absorbent les techniques et les pratiques modernes et avec une souplesse extraordinaire qu'ils s'y adaptent quelle que soit leur complexité. En agissant ainsi, ils permettent ce même progrès technique que leur résistance avait, d'autre part, provoqué. En effet, à quoi serviraient techniques et machines sans ouvriers capables de les mettre en œuvre? Non seulement ils le permettent, mais encore ils lui donnent vie concrète dans le procès éternellement mouvant de la production. C'est là, pour eux, l'envers de leur résistance de classe, son côté positif pour ainsi dire. C'est ce qui fait que l'on peut réellement qualifier le prolétariat de classe progressive, puisque même dans les conditions de l'aliénation il assume le progrès de la société qui l'exploite. En fait, résistance de classe et réceptivité technologique, lutte contre l'exploitation et assimilation des nouvelles techniques, ne sont que deux aspects d'un seul et même phénomène : LA CAPACITÉ HISTORIQUE DU PROLÉTARIAT.

On saisit ainsi la véritable nature des contradictions du capitalisme : il est obligé de créer des moyens — aussi bien maté-

riels qu'humains — tout puissants, illimités, universels, qui s'opposent au caractère étroit et limité de son but, qui est l'exploitation et la domination de classe. Le capitalisme est avant tout obligé de créer et de développer constamment une classe universelle par ses capacités et par ses buts, qui s'oppose constamment à la domination sur la société d'une classe privilégiée dont les objectifs ne peuvent être que limités et particuliers.

Il ne faut pas comprendre cette contradiction profonde du capitalisme comme une simple contradiction logique. Il s'agit, en réalité, de la lutte des forces en présence. Au sein même de l'aliénation, le prolétariat modèle irrésistiblement le monde moderne auquel il imprime la force et les rythmes qui lui sont propres. En l'absence de cette action autonome du prolétariat, la contradiction inhérente au capitalisme, dont nous venons de parler, n'aurait jamais eu une telle puissance et surtout n'aurait jamais eu une issue historique positive.

Il est ainsi clair que la dynamique de la société moderne conjugant la lutte de classe à une accumulation d'expérience technologique sans précédent et aux contradictions de l'exploitation capitaliste, conduit directement au socialisme, c'est-à-dire à l'APPROPRIATION TOTALE, CONSCIENTE ET COLLECTIVE, PAR LE PROLÉTARIAT, DE LA CULTURE INDUSTRIELLE ET SCIENTIFIQUE DONT IL EST LE MOTEUR AVEUGLE ET LE PORTEUR OBJECTIF.

III. — LE PROLÉTARIAT DANS LA GUERRE

I. LA PRODUCTION DE GUERRE.

Nous voyons ainsi que dans la production capitaliste « pacifique », d'une part se développe le prolétariat comme classe sur laquelle repose la culture industrielle de l'humanité, d'autre part se fait jour une contradiction de plus en plus brutale entre le caractère tout-puissant, universel, des moyens mis en œuvre (aussi bien des machines que des capacités humaines) et le caractère limité et étroit des buts que la classe dominante assigne à la production : c'est-à-dire son propre « profit » et le maintien de l'exploitation. On peut se rendre compte de l'ampleur de cette contradiction si l'on pense que ces moyens seraient amplement suffisants pour résoudre définitivement les problèmes économiques à l'échelle mondiale.

En passant de la paix à la guerre, aucun de ces facteurs ne

change; ils trouvent seulement une expression plus tranchée, plus aiguë, plus impitoyable. La production des moyens de destruction et l'organisation de la destruction (le procès de destruction, dirait Marx) est soumise fondamentalement aux mêmes lois que celles qui régissent profondément la production des moyens de production et l'organisation de la production (le procès de production).

Ceci est d'abord clair en ce qui concerne la production des moyens de destruction. Non seulement la production des armes, chars ou avions, ne diffère pas de celle des machines pacifiques, tracteurs ou avions commerciaux, mais encore la plupart des moyens matériels utilisés dans la guerre ne sont que la transposition pure et simple de ceux utilisés dans la paix : véhicule tout terrain chenillé ou demi-chenillé, bulldozer transformé en tank bulldozer, avion de transport de matériel ou d'hommes adapté aux transports militaires. Et ce sont justement ces moyens ambivalents qui prennent une extension et une importance de plus en plus grande. Les lois de l'organisation et de la production de tout ce matériel sont les mêmes quelle que soit sa destination, ainsi que l'attitude du prolétariat face à cette production. Ici, également, le prolétariat est le porteur et le moteur du progrès technique; c'est grâce à son assimilation rapide — plus rapide que jamais en temps de guerre — des nouvelles techniques, qu'une production, toujours plus perfectionnée et toujours plus intense, devient possible.

Il se présente ici une objection classique qu'il convient de réfuter, aussi bien pour ce qui concerne la production de paix que la production de guerre.

On peut soutenir que ce progrès technique, si rapide que l'on a peine à seulement le suivre ou le comptabiliser, vient des immenses progrès de la science pure. C'est indéniable dans la mesure où seule la science pure est capable de résoudre les équations techniques qui sont posées. Cependant l'examen le plus superficiel du développement de ces moyens de production — et de destruction — prouve qu'il existe un décalage énorme entre les découvertes théoriques des savants et la production effective et efficace, à une échelle rentable, dans la guerre et dans la paix, des innombrables et puissants moyens mécaniques modernes. Il est connu que les Américains, par exemple, n'ont pas été des pionniers en matière de recherches nucléaires et pourtant ils sont les seuls à être capables de produire des bombes atomiques en série (au moins jusqu'ici). Plus frappant encore était le retard inouï qu'ils avaient dans le domaine de la propulsion à réaction ou dans celui de la propulsion par

fusée (1). Depuis la fin de la guerre ils en sont devenus les maîtres incontestés. Leurs performances ne s'expliquent que par l'immense concentration prolétarienne aux U.S.A. et le niveau technologique extrêmement élevé de la population. Les progrès surgissent littéralement au sein du procès de production au fur et à mesure de son élargissement et de son approfondissement.

Il est clair, d'autre part, que du côté russe le « retard » qualitatif de la production doit être cherché à la fois dans le bas niveau technologique de la population et l'impossibilité qu'a la lutte de classe de s'exprimer ouvertement en Russie. Encore ce retard n'est-il que relatif et il serait vain de baser dessus une stratégie.

On en arrive ainsi à la conception suivant laquelle les progrès dans la destruction eux-mêmes sont en fait arrachés sous la pression souterraine de l'industrialisation dont le prolétariat est à la fois le porteur et le moteur humain actif.

Là où s'exprime le plus profondément l'ironie de l'histoire, c'est lorsque l'on voit que ces moyens de destruction d'une puissance incroyable sont mis entre les mains de la grande masse des combattants et lorsque l'on voit que, vu sous l'angle le plus large, la masse des gens armés et surtout la masse des armes produites (c'est-à-dire la potentialité d'armement des masses) ne fait qu'augmenter.

2. GUERRE ET MASSES PROLÉTARIENNES.

Mais l'importance de la guerre pour le développement des capacités révolutionnaires du prolétariat se manifeste beaucoup plus dans l'utilisation des armes que dans leur production, encore beaucoup plus dans la guerre elle-même que dans la production de ses moyens.

(1) « En aucun de ces domaines les techniciens américains n'ont pris place parmi les précurseurs. Au cours d'une visite en Angleterre, en 1941, on montra au général Arnold, commandant en chef de l'aviation américaine, un turbo-réacteur Whittle. Ils s'intéressa au nouveau type de moteur, en fit envoyer un aux Etats-Unis... et demanda à la General Electric Co d'en entreprendre la réalisation. Cette même compagnie a construit un chasseur de série qui, portant tout son équipement militaire, battit, en 1948, le record de vitesse. Il ne semble pas davantage que l'aviation américaine se soit intéressée au stato-réacteur avant d'avoir pris connaissance, en 1945, des réalisations allemandes en la matière. Mais elle vient de faire voler la première un chasseur « Shooting star » avec deux stato-réacteurs en bout d'aile. L'apparition des V 2, fin 44, surprit également tous les alliés... on annonce les essais prochains de fusée « Neptune » qui monteront deux fois plus haut que les V 2, etc... » A quoi tient l'avance américaine actuelle, demande l'auteur de l'article cité du numéro de *Science et Vie* consacré à l'Aviation 49, avec la collaboration de C. Rougeron ? « Avant tout à l'effort énorme que les laboratoires et les industries d'Amérique appliquent à la mise au point et au perfectionnement continus de toute idée nouvelle, si simple qu'elle paraisse à ses débuts. »

Il faut revenir ici à notre distinction faite dans l'introduction entre l'attitude révolutionnaire consciente de l'avant-garde et l'attitude objective des grandes masses. Au point de vue de l'attitude consciente ce qui compte c'est que ces moyens soient utilisés à des fins défaitistes et révolutionnaires. Ce qui compte au point de vue objectif à l'échelle des grandes masses, c'est que tous ces manieurs de moyens de destruction acquièrent une confiance sans borne dans les outils qui leur sont confiés, de même que l'ouvrier acquiert une confiance sans borne dans les moyens de production qu'il manœuvre. Les masses ont dans la guerre la même réaction profonde que dans la paix : en même temps qu'elles ont tendance à se révolter contre leurs exploiters, elles absorbent et assimilent les techniques de destruction.

La puissance et l'efficacité des moyens (puissance de feu, mobilité et protection), dont sont dotées les unités de base qui, petites ou grandes, sont amenées à entreprendre des actions autonomes pendant une durée et dans un rayon d'action que ne font que croître, expliquent la mentalité très spéciale du combattant moderne. Il perd de vue, de plus en plus, l'aspect général de la bataille et tend à sous-estimer l'immense travail centralisateur qui est exigé, pour finir par lui donner la signification d'une accumulation d'actions autonomes dont chacune est décisive. Cet état d'esprit est particulièrement développé chez le partisan qui fonde justement son action d'ensemble, stratégique, sur une accumulation d'opérations, coordonnées certes, mais isolées les unes des autres, qui portent en elles-mêmes les conditions de leur succès ou de leur échec. C'est là une des conséquences les plus importantes de la « décentralisation des moyens » dans la guerre moderne. Cela peut sembler curieux, étant donné que cette « décentralisation » s'accompagne en fait d'une formidable centralisation de la production planifiée de ces moyens ainsi que de leur acheminement sur le théâtre des opérations. Cela l'est moins cependant si l'on pense que la solution apportée au problème de la production des moyens et à celui de l'approvisionnement consiste pratiquement à constituer des stocks gigantesques, disséminés quasiment partout, au point que l'on pourrait dire que l'on vit dans un monde où les armes et les munitions poussent littéralement du sol (2).

Pour comprendre cette confiance du combattant en lui-même on doit se rappeler qu'un homme armé d'un bazooka est capable

(2) Pour ne donner qu'un exemple de cette production pléthorique d'armements citons que l'Amérique a produit durant la guerre 800.000 canons et 2.725.000 mitrailleuses. Il convient aussi de remarquer que dans la guerre moderne de mouvement les dépôts d'armes et de munitions sont souvent abandonnés faute d'avoir le temps de les évacuer ou même de les détruire.

d'arrêter un tank lourd et que, demain, un combattant à terre possèdera, grâce aux fusées, une « D.C.A. » d'une puissance et d'une efficacité inconnues jusqu'ici. Citons à l'appui de cette thèse générale une information récente du journal *Le Monde*, concernant les manœuvres américaines dans la région des Caraïbes et traitant de l'opération amphibie visant l'île fortifiée de Vieques :

« La 2^e division de fusiliers-marins, le 66^e régiment d'infanterie et trois compagnies canadiennes de choc, appuyés par les canons de cinquante-sept navires de tous types, quatorze escadrilles d'aviation basées sur des aérodromes terrestres, seize escadrilles décollant de porte-avions, auront pour mission de s'emparer en l'espace de trois jours d'une position défendue par trois cents hommes, pourvus d'un équipement spécial qui leur donnera la puissance de feu d'un effectif normal de six mille. L'expérience a surtout pour objet d'éprouver l'aptitude d'une troupe d'élite à se servir efficacement de matériels et d'engins perfectionnés. » (*Le Monde*, 23 février 1949.)

Qu'est-ce que cela signifie ? Que les rapports entre l'attaque et la défense vont encore évoluer en faveur de la défense. Le critique militaire anglais Liddell Hart estimait que la supériorité de l'assaillant doit être de l'ordre de trois contre un. Le général allemand Heinrich estimait que son expérience du front de l'Est lui prouvait non seulement que l'Anglais avait raison mais qu'il était même en dessous de la vérité. Il pensait que l'assaillant doit posséder une supériorité de six et même sept contre un, si la défense est serrée et n'a pas à couvrir une trop grande étendue de terrain.

Sous le vocable de « défense » il faut voir la puissance des unités ayant des missions autonomes, pourvues d'un matériel abondant mais éventuellement isolées. Si l'on ajoute à cela que le combat de rue dans une ville moderne, construite en ciment armé, dotée de canalisation souterraine innombrables, offre la forme quasi parfaite de l'action défensive tactique, on comprendra que l'industrialisation de la guerre et les progrès technologiques ne font qu'augmenter l'autonomie, l'efficacité et partant la confiance en soi du combattant.

En quoi réside l'intérêt de la série de constatations que nous avons faites ? D'abord en ce qu'elles font comprendre que la technique elle-même échappe aux exploiters. Et ceci doublement : premièrement, en ce que les progrès deviennent de plus en plus incontrôlables et bouleversent si rapidement les conditions de la guerre que les spécialistes militaires sont de plus en plus impuissants à terminer les tâches qu'ils se sont assignées.